

Malaise dans la civilisation

Author : L. Hansen-Löve

Categories : [Politique](#)

Date : 25 septembre 2013

PREPA SCIENCES PO : Nous publions les « bonnes feuilles » de l'ouvrage *La culture et le travail* de Laurence Hansen-Löve, ouvrage paru cette année pour la préparation des concours des Instituts d'Etudes Politiques. Ce texte consacré au malaise dans la civilisation sera utile pour tous les étudiants s'y préparant, mais au-delà nous l'espérons, agréable pour l'ensemble de nos lecteurs.

Tout comme Kant, Freud observe que l'homme est à la fois sociable (il ne supporte pas l'isolement) et associable (il n'aime pas les contraintes que la civilisation lui impose). Freud éclaire ce paradoxe en rappelant que la civilisation est fondée sur la répression de nos instincts originels. C'est la raison pour laquelle elle suscite le mécontentement, voire l'hostilité :

« Il est curieux que les êtres humains, bien qu'ils ne puissent guère subsister dans la solitude, ressentent néanmoins comme très oppressants les sacrifices que la culture leur impose pour rendre la vie commune possible. La culture doit donc être défendue contre l'individu et ce sont les organismes, les institutions et les prescriptions qui se mettent au service de cette tâche ; ils ne visent pas seulement à établir une certaine répartition des biens mais aussi à la maintenir ; ils doivent même protéger des agissements hostiles des êtres humains tout ce qui est utile à la domination de la nature et à la production des biens. Il est facile de détruire les créations des hommes ; la science et la technique qui les ont établies peuvent aussi servir à leur destruction (1). On est alors gagné par le sentiment que la culture est ce qu'une minorité qui a su s'emparer du pouvoir et des moyens de coercition a imposé à une majorité récalcitrante ».

L'avenir d'une illusion, Sigmund Freud (1927) traduction Ole Hansen-Löve, coll. « Classiques et cie », Hatier, 2010.

C'est à Freud qu'il revient donc d'avoir montré en quel sens la civilisation qui, en principe, nous libère et nous humanise, est en même tant la plus constante et la plus sévère de nos « ennemies ». Affirmation a priori surprenante, car la culture qui nous irrigue de part en part ne saurait être objectivement notre adversaire ! Mais Freud évoque non pas une réalité effective mais un vécu, non moins subjectif que familier. Il faut reconnaître que toute civilisation se fonde sur une répression originelle de nos instincts vitaux, à savoir l'agressivité et la sexualité – instincts qui tous deux protègent la vie et ont pour but la perpétuation de notre espèce. C'est la raison pour laquelle

nous haïssons souvent la culture, ou la civilisation, car celle-ci constitue une source constante de contrariétés, de refoulement excessif et de souffrances. A toutes ces raisons originelles de vouer aux gémonies les impératifs culturels, pour ne pas dire les tortures, que la société nous impose, s'ajoutent des motifs plus conjoncturels. Les progrès techniques, les mutations profondes et les bouleversements culturels qui concernent aujourd'hui l'humanité dans son ensemble, amènent nombre d'observateurs à se demander si l'homme est encore le sujet d'un processus dont il était supposé bénéficier. Car, au-delà des pollutions et des dégâts inouïs qu'il produit, le danger que fait courir à l'humanité et à la nature tout entière l'actuel progrès technique tient à son caractère irréversible et incontrôlable. Il apparaît en effet désormais que la technique ne peut plus être contrôlée par rien, et surtout pas par la technique elle-même, toute autocorrection ne faisant que renforcer l'imprévisibilité et l'irréversibilité qui lui sont inhérentes. Ce type de constat ne peut qu'engendrer une résignation fataliste et désabusée, on ne peut plus éloignée des anciennes prédictions volontaristes des apologistes du « progrès » – comme Condorcet par exemple. Non seulement donc la civilisation, comme le souligne Freud, parce qu'elle s'édifie « sur la contrainte et le renoncement aux instincts », nourrit par là même les tendances antisociales et destructrices les plus virulentes, mais encore nous savons désormais que « les créations de l'homme sont aisées à détruire et (que) la science et la technique qui les ont édifiées peuvent aussi servir à leur anéantissement ».

1. Freud écrit ce texte en 1927. Il pense à la précédente guerre, et appréhende la suivante, comme le suggère également la dernière phrase qui évoque les tendances destructrices des hommes.